

Démission impossible

Dans "Finir prof", Mara Goyet se demande comment "se réconcilier avec le collège". Elle mérite les félicitations du jury.

C'EST LE TROU NOIR de la galaxie Education nationale, le « mal-aimé », « un amas de mauvais souvenirs ». Entre l'école primaire et le lycée, un no man's land sociologique ! C'est là que l'auteure s'épanouit, depuis vingt-cinq ans qu'elle enseigne l'histoire-géographie.

Elle ne plaisante pas quand elle affirme : « C'est une des plus belles choses qui me soient arrivées. » Depuis « Collèges de France », publié en 2003, elle proclame cet amour, entre deux chroniques dans « L'Obs » sur le même thème. Elle ne nie pas que le navire est rouillé, elle mesure l'abîme injuste entre les collèges de banlieues populaires, où elle débuta, et ceux du centre de Paris, où elle enseigne aujourd'hui. Cela ne l'empêche pas de considérer la classe comme « une ouverture au monde sans pareille », « une prise de terre qui relie au réel ».

Les réformes qui s'abattent en rafales sur l'école ? « Si je trouve que rien ne va, il ne me suffit pas de le déplorer. » Elle n'en démord pas : « Quand vous enseignez au collège, vous êtes dans le vrai. » Aggravant son cas, elle déclare ne proposer « ni nouvelle méthode ni nouvelle approche ». Bref, elle



a bien l'intention de « finir » prof, c'est-à-dire en beauté.

Ni traité ni programme, ce nouvel épisode du journal méditatif qu'elle tient de livre en livre – elle en a publié huit sur le sujet depuis vingt ans – raconte la lente transformation de la novice raide dans sa mission républicaine à la pédagogie à l'aise dans ses baskets, qui constate : « Je ne suis pas là pour rééduquer [les élèves] mais pour les enrichir. » Avec le temps, la professeure a l'impression de se bonifier : « En-

seigner, c'est durer des années. » L'âge ne rend ni blasé ni démissionnaire, il faut du temps pour improviser dans des situations qu'aucun stage ne permet d'anticiper.

Au bout du chemin, il existerait donc un point de convergence entre l'enseignant et le comédien : l'art de l'improvisation. Observant avec étonnement la « décontraction absolue » de son public en classe, elle n'est pas loin de s'en inspirer pour elle-même (« Plus je vieillis, moins je crains de ra-

conter ma vie aux élèves »). Pourquoi cacher son prénom ? Pourquoi se présenter « comme neutre et désincarné[e] » ? Pourquoi ne pas raconter ses années de collégienne ? La classe est toujours preneuse de dérapages contrôlés.

Chose remarquable, il n'est jamais question ici d'« autorité » mais d'« authenticité », renforcée par quelques rituels inoxydables imposés aux élèves : « ne pas entrer dans la salle les mains dans les poches », « me regarder et dire bonjour », « ne pas me répondre "OK" ni "pas de souci" ». Mais comment être soi dans une école qui adore les petits soldats « infantilisés et caporalisés », « porte-voix sans âme des programmes » ? La route est longue, le bilan revigorant : « Plus je vieillis, plus je suis gentille avec les élèves. » Il en faut, des années, pour « prendre le temps d'observer la classe dans ce qu'elle a de moins scolaire, de moins systématique, de plus imprévisible » et ranger l'armure de la professeure « cassante et inauthentique » !

Les ministres passent, mais des profs comme Mara Goyet restent.

Frédéric Pagès

● Robert Laffont, 240 p., 19,90 €.

CE 21/06/2023